Document generated on 04/28/2024 10:38 a.m.

Liberté

Lettre à Natalia

Philippe Routier

Volume 38, Number 2 (224), April 1996

URI: https://id.erudit.org/iderudit/32390ac

See table of contents

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)
1923-0915 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Routier, P. (1996). Lettre à Natalia. *Liberté*, *38*(2), 20–22.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1996

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

PHILIPPE ROUTIER*

LETTRE À NATALIA

Natalia. Avant de partir pour ce voyage, j'aurais dû rendre visite à Lapchine et lui mettre une dégelée. Mes coups auraient probablement glissé sur le cambouis, mais tu aurais su combien j'étais jaloux. Un garagiste, avant de travailler, ça enfile des bleus et ça se passe de la graisse de fusil sur la figure. Plus dangereux : ça ne s'éloigne jamais beaucoup d'un serre-boulon ni de l'idée de s'en servir contre un rival. J'aurais dû rechercher ce choc plutôt que l'apesanteur.

Tu m'as reproché de partir, de réaliser mon plus vieux rêve, celui qui dormait le plus commodément derrière mon front d'enfant. J'avais fini par détester Petrozavodsk où nous vivions, cette ville où tout a le même goût désagréable, qu'il y fasse jour toute la nuit ou nuit toute la journée. Rester n'aurait rien changé entre nous. Ta jeunesse cherchait alors à trouver sa limite, comme attirée par le bord du monde, ce bord comme un parapet. Tu te penchais dans la douceur de l'air et tu ne me comptais déjà plus pour rien, attirée que tu étais par le vide en senteur de jeune fleur.

Sa jeunesse, il faut la vivre quand on la ressent, pas forcément quand on est jeune. J'avais été ton compagnon

* Philippe Routier est né en 1958, à Freiburg, en Allemagne. Il a publié des poèmes et des nouvelles dans *Lettre internationale*, *Liberté*, *Phréatique* et *Taille réelle*. Il vit à Paris.

de jeunesse, mais je n'étais pas le compagnon de ce sentiment que tu avais alors. Lapchine, lui, a pu le devenir.

Certes, il n'a pas le pedigree d'un héros de l'empire soviétique, il n'a pas fait la course avec les comètes ou la guerre aux Afghans, mais il est travailleur, m'écris-tu, il a des mains certainement pour fabriquer des tracteurs sibériens, souder des tronçons de gazoduc, redresser un derrick agenouillé dans le Caucase. Comment te reprendre à des bras pareils ?

Le pays se porte mal depuis mon départ. Nous demandons du secours à des nations qui n'ont pas même un seul vol orbital à leur actif, et qui nous répondent comme si elles nous apportaient notre première boîte à outils. Est-il vrai que nos anciennes républiques d'Asie vivent de la vente d'armes, que nos tanks T-72 sont bradés à Téhéran et les archives du KGB cédées à Hollywood ? Est-il vrai que mon cosmodrome est rattaché à l'agence spatiale du Kazakhstan et, si tel est le cas, cet État a-t-il seulement prévu un budget pour l'espace, ou pour mon retour de l'espace ? Je n'ai plus de courage, mon rêve est consommé. Rien ne peut valoir une promenade dans le sillage des météores, excepté que nous recommencions à nous aimer, ce qui supposerait que je quitte la station pour une machine à remonter le temps.

Tu sais comme j'ai rêvé d'habiter cette cabine qui pouvait être un explosif au lancement ou à jamais mon sarcophage en orbite. Tu sais comme je me suis entraîné dans ce but, comme j'ai négligé de t'adorer. Je t'en demande pardon.

Tu as de splendides yeux violets. Tout le monde sait ça à Petrozavodsk. Il suffit d'y être né comme toi. Saint-Pétersbourg est coiffée d'un bleu de Finlande, dans la Neva le nageur est sans combinaison parmi les glaces et toi tu as de beaux yeux violets dans

Petrozavodsk : c'est pour toujours. Le scandale est que je n'ai su vraiment regarder ces deux petites planètes qu'après avoir admiré la Terre depuis la station orbitale.

Je ne vois pas à quoi me destiner. À mon retour, je ne restituerai pas le cyanure qui m'a été confié dans le cas peu probable où nous aurions quitté notre orbite pour un voyage sans carte.

Mon casque a scintillé dans l'éther comme un astéroïde, cela pour le seul regard distrait de l'infini. D'avoir été ce simple éclat de paillette aurait pu me combler si ma vie avait débuté au pas de tir. Mais avant la déflagration, il y eut le battement de mon cœur pour toi, battement constant mais trop secret à moi-même. Aujourd'hui, je ne suis plus que ce battement qui n'alimente rien et qui doit finir.

Je t'embrasse tendrement.

Vladimir